

Domaine du melhoun

Ahmed-Amine DELLAÏ *

Diwan Aïssa Ben Allâl ech-Chellâli fi ech-chi'r el melhoun, taqdîm oua charh oua ta'aliq : Yahia Derwich ech-Chellâli, manchourât Dahleb, Alger, 92 pages, année 1999. ISBN : 9961-61-164-0.

Les rayons malheureusement encore assez peu fournis de ce que l'on peut appeler « la bibliothèque du melhoun » viennent récemment de s'enrichir d'un nouveau titre et surtout d'un ensemble de textes en melhoun de la région de Ksar Chellala qu'on peut inclure dans le domaine du melhoun bédouin saharien.

Le distinguo que l'on fait habituellement entre les deux « écoles », celle des bédouins du Tell et celle des bédouins du Sahara, disons-le rapidement, tient grosso au fait que, à la différence du melhoun du Tell, le melhoun du Sud ignore la division habituelle de la qacida en strophes « hedda/frâch ». Ceci pour la forme. En ce qui concerne la langue et l'inspiration elles-mêmes, il n'y a pas, à vrai dire, d'écart notable si ce n'est des petites particularités lexicales très localisées qui n'ont pas de grandes incidences sur la compréhension globale du texte qui reste dans son ensemble tout de suite facilement identifiable comme une production en melhoun.

* Administrateur université Mohamed BOUDIAF – Oran, chercheur associé au CRASC.

Cette anthologie due aux efforts de Mr Yahia Derouich Chellali, regroupe 19 textes d'un poète de Ksar Chellala nommé cheikh Aïssa Ben Allal.

Ce poète, né vers 1885 et mort en 1959, pour le situer dans l'esprit du lecteur, est l'auteur d'une chanson célèbre de Khlifi Ahmed « galbi tfakkar 'orbân rahhâla ».

Il ne faut pas le confondre avec l'autre Chellali qui est un poète plus ancien et dont la tradition orale a conservé une qacida connue sous le nom de « qassat Chellali » qui raconte sa rencontre et son aventure extraordinaire avec un génie femelle.

Tout en rappelant combien les publications de ce genre sont précieuses, nécessaires et méritoires, et qu'à cause de cela, nous ne pouvons que les encourager, ne finissons pas sans adresser à l'auteur quelques petites remarques concernant :

- d'abord la petite taille et le type de caractères ou polices de caractères choisis qui rendent la lecture malaisée.

- puis le rajout superflu des notes pour expliquer des termes tellement courant qu'ils n'ont pas besoin d'être expliqué, à moins que ces notes s'adressent à un lectorat arabe mais pas algérien ni maghrébin, et ça c'est une autre histoire.

- l'absence cruelle de ces mêmes notes quand il s'agit, cette fois-ci, d'expliquer un terme peu courant

- et enfin l'inconsistance et la platitude de la partie biographique qui laisse le lecteur sur sa faim et ne dévoile pas grand chose de la vie de ce poète qui paraît bien rangée pour une vie de poète de melhoun et Dieu sait quelles vies pleines, truculentes, colorées et parfois flamboyantes ont vécu nos poètes populaires.

Min wahyi el alam, chi'r melhoun, yousdar bi mounâsabat ihyâi edhdhikra el hâdiya oual 'ichrîn li ouafât errâis errâhil Houari Boumédiène, qaddama lahou fakhâmat Abdelaziz Bouteflika, raïs el djomhouria, jama'a el gasâid : el oustâdh Mohammed-Habib Hachelâf, qâma bel i'adâd oual mourâja'a oua ettas'hîh : el oustâdh Mohammed Ben 'Amrou Zerhouni, éditions ANEP, janvier 2000, 123 pages.

Les poètes de melhoun, qui sont en quelque sorte la « vox poética populi » n'ont jamais cessé de soutenir de leur vivant, ou de chanter après leur mort, les grands hommes de leur nation, ceux autour desquels un large consensus s'est fait, dans quelques domaines de la vie sociale où ils se soient illustrés.

Souvenons-nous du cheikh Abdelaziz El Maghraoui pleurant la disparition du sultan Saadien El Mansour Edh-Dhahabi en 1603, de ce même Maghraoui pleuré par Saïd El Mendassi, de ce juif constantinois, probablement, se lamentant sur l'exécution de Salah Bey, de Si Tahar Benhawwa portant aux nues la personne et le combat de l'émir Abdelkader, et tant d'autres poètes célébrant qui un chef admiré, qui un saint vénéré, qui un mécène généreux, qui un savant disparu...

L'ouvrage que nous présentons a été édité à l'occasion du 21ème anniversaire de la mort du président Houari Boumédiène et regroupe 18 poèmes en melhoun du genre « chant ou éloge funèbres », d'inégales valeurs littéraires, composés par différents poètes populaires au moment de la disparition de ce grand homme d'état algérien.

Les textes ont été rassemblés par Mr Mohamed-Habib Hachelaf, un connaisseur de la poésie populaire, malheureusement peu prolifique, qu'il n'est nul besoin de présenter, et revus et corrigés par Mr Mohamed Ben 'Amrou Zerhouni, le conseiller du président actuel, amateur de melhoun, qui nous a gratifié, en 1996, d'un volumineux diwan des œuvres du grand poète et soufi de Nédroma, cheikh Qaddour Benachour Zerhouni.

Quant à la longue et intéressante introduction, intéressante à divers titres, politique et littéraire, entre autres, elle est de la plume et du style très fleuri, comme de coutume, du président actuel Mr Abdelaziz Boutéflika. Sans entrer dans le détail de ces prolégomènes présidentiels, soulignons toutefois que nous avons là, et ceci est important pour la défense et la préservation de notre patrimoine poétique populaire, sous la plume d'un chef d'état, politique éclairé et cultivé, s'il en fut, l'expression d'une reconnaissance officielle et sincère du rôle culturel, de l'importance historique et de la valeur littéraire de notre poésie melhoun et un appel à la collecte, à la retranscription et à la publication de ce legs précieux. Espérons que le président saura donner l'impulsion que nous attendons à la vaste campagne de sauvetage de ce pan de notre mémoire collective et que cela se traduira par des actions concrètes comme la publication des œuvres des grands poètes qu'il cite dans sa préface.

Côté iconographie, l'ouvrage est agrémenté de nombreuses photographies du président défunt avec ses proches collaborateurs, et / ou en compagnie des personnalités arabes et étrangères qu'il a rencontré au cours de sa vie. Techniquement, et c'est un aspect essentiel du livre sur lequel nous insisterons toujours, vu la mauvaise qualité de beaucoup de publications qui arrivent dans nos librairies, cet ouvrage édité par l'ANEP est d'excellente facture si l'on tient compte de son prix, au demeurant, assez modique.

Abderahmân Rebbâhi, qâl El Mejdoub, min erroubâ'iyât el mensoubat ila echchâ'ir echcha'abi el maghribi, echcheikh Sidi Abderrahmân El Mejdoub, toubi'a 'ala hisâb el mouallaf, Alger, novembre 2000, 96 pages. ISBN : 9961-849-01-9.

S'il y a eu, au cours des siècles passés, dans ce vaste ensemble civilisationnel qu'est le Maghreb, un dépositaire privilégié de ce que l'on appelle communément « la sagesse des peuples ou des nations », c'est bien Sidi Abderahman El

Mejdoub, le saint « extatique » et sarcastique qui parlait en quatrains.

Il serait né vers 1504, au Maroc, à l'époque des Beni Wattas et mort en 1569. Pour mieux le situer par rapport à notre propre tradition orale et mystique, disons que El Mejdoub est mort quand Sidi Lakhdar Ben Khlouf, notre plus ancien poète de melhoun connu, était encore jeune homme, soit 11 ans après la bataille de Mazagran (1558) à laquelle celui-ci a participé au tout début de sa très longue existence. Ajoutons encore que notre Mejdoub avait 20 ans à la mort de Sidi Ahmed Benyoussef Er-Rachidi(1524), le saint patron de Miliana, célèbre lui aussi pour ses dictons satiriques.

Ce seizième siècle devait être, à n'en pas douter, un siècle aux mœurs bien étranges pour avoir excité la verve moqueuse de tant de saints personnages comme Sidi Ahmed Benyoussef El Miliani, puis El Mejdoub et enfin Benkhlouf. C'est surtout un siècle plein du fracas des armes et des appels au djihad, où les Portugais, les Espagnols, les Turcs et les Maghrébins s'affrontent pour la conquête, la reconquête ou la survie, tout simplement, du Maghreb. Et c'est aussi dans le cœur des musulmans de l'époque le siècle de la grande frayeur chrétienne qui a suivi la prise de Grenade. Et c'est ce siècle agité qui va produire El Mejdoub et sa parole.

Pas mal d'auteurs, maghrébins et européens, cités dans l'introduction, se sont intéressés à ce personnage curieux et ont recueilli ces bouts rimés que les maghrébins lui attribuent, parfois un peu trop allègrement, en décrétant : « El Mejdoub a dit ... ».

L'auteur de ce petit recueil, nouvellement paru, de 96 pages des dires du Mejdoub, Mr Abderahman Rebbahi, a réalisé là, et à compte d'auteur, précisons-le, un ouvrage de bonne facture et à la lecture aisée : jolie couverture, bonne présentation des textes, caractères lisibles, papier et collage de la reliure de bonne qualité, pour ce qui concerne l'aspect proprement technique. Quant au contenu, ce livre comprend un ensemble de 270

quatrains glanés dans les ouvrages antérieurs, classés par thème et assortis d'un commentaire explicatif. L'introduction décrit les grandes lignes de la biographie du Mejdoub et de la bibliographie le concernant. Toutefois celle-ci reste à actualiser puisqu'elle ignore les deux travaux importants de Mr Alexandre Louis de Prémare « Sidi 'Abd-Er-Rahmân El-Mejdoub, mysticisme populaire, société et pouvoir au Maroc au 16ème siècle » (1985) et « La tradition orale du Mejdûb, récits et quatrains inédits » (1986). Enfin rectifions cette erreur fréquemment commise qui consiste à faire de Sidi Abderahman El Mejdoub un poète populaire. Disons-le une fois pour toute : El-Mejdoub n'était pas un poète populaire, encore moins un poète de melhoun, c'était un mystique « extatique » qui employait une forme de composition utilisée dans la poésie populaire féminine et le melhoun, à savoir le quatrain, pour transmettre à un auditoire populaire un enseignement dont l'objectif était l'édification et l'élévation morale des âmes.

Silsila fi ech-chi'r el melhoun, Diwan Ahmed Bentriki, el moulaqqab Ibn Zengli, jama'a oua tahqiq : Abdelhaq Zerouh, nachr Ibn Khaldoun, Tlemcen, 136 pages, année 2001. ISBN : 9961-71-080-0.

Ce petit recueil des œuvres du grand poète de hawzi (ou melhoun chanté de la périphérie de Tlemcen) Ahmed Bentriki vient tout récemment de paraître à Tlemcen. Outre qu'il nous propose un ensemble de 18 textes déjà publiés mais pratiquement introuvables pour la plupart, cet ouvrage a le mérite de sauver de l'oubli trois inédits dont deux (« el 'aïd el kébir » et « el ouchchâm ») sont très certainement de Bentriki. Quant au troisième, intitulé « ya lâyem lâch tloum », il est attribué, dans la copie en notre possession tirée d'un manuscrit ayant appartenu à cheikh Bouali, à un poète nommé Sidi Ahmed Ben Zegloun ou Zegloum. Poète de melhoun à qui Desparmet lui-même, d'ailleurs, dans son article sur « les chansons de geste de 1830 à 1914 dans la Mitidja » prête un poème épique appelé

« Oued Sisban ». Mohammed El Fasi, dans son « dictionnaire biographique des poètes de melhoun » le cite mais ajoute que la qacida de « Oued Sisban » est attribuée aussi à Bouletbag !

Ceci dit, sous réserve de recherches plus approfondies, nous ne pouvons, pour le moment, que faire le rapprochement entre le nom de ce mystérieux poète et le surnom de Bentriki qui est Ben Zengli. Ben Zegloun ne serait-il alors qu'une déformation de celui-ci ? Mais alors pourquoi la recension Mahdjoub (voir plus bas) n'inclue pas ce texte ?

Concernant le corpus existant, à l'enrichissement duquel nous convions toutes les bonnes volontés à commencer par les possesseurs de manuscrits, et d'après la recension de l'œuvre de Bentriki qui a été faite à l'occasion de la « Rencontre sur le Hawzi » tenue à Tlemcen le 27 et 28 mars 1980 et dont la rapport final a été rédigé par Hadj Abderahmane Mahdjoub, il ressort qu'il reste encore, au moins, 4 textes connus encore inédits :

Ya 'achîq 'adharni qalbi enkoua beljmar

Ana el majrouh belmhebbâ kifâch enouâsi

Ya dhaou 'ayâni, yâl gomri zorg el jenhân, jemmél ou s'âni,
sellem 'ala Tâha El 'Adnân

Nochkor qaddek men chouâqi ou nqoul flâna

Ajoutons que le second zajal, contenu dans ce recueil, intitulé « nilta el marâm » est attribué par Belqacem Saadallah, dans son « histoire culturelle de l'Algérie » (tome 2, 256) à Ahmed El Menguellati. Autre affaire à suivre donc.

Pour conclure, déplorons quand même deux faibles-ses dans cet ouvrage:

- d'abord les multiples erreurs que comportent les textes, qu'on présente comme établis alors qu'ils ne le sont pas vraiment, ni du point de vue de la forme, ni de celui de la métrique, ni encore de la langue. Nous ne citerons, pour exemple, que « el 'aïd el kébir ». Ceci est vraiment dommage pour les lecteurs et surtout dangereux pour nos jeunes artistes qui risquent mémoriser et de chanter des textes défailants, ce

qui est malheureusement trop souvent le cas. Le patrimoine oral doit être protégé, comme nous le voyons, non seulement de l'injure du temps mais encore de la maladresse des hommes.

- ensuite la préface dont l'auteur ne souffle mot ni du melhoun en général, ni de l'école de hawzi tlemcénienne, ni de Bentriki, ni du contenu, et c'est un exploit pour un préfacier, du livre qu'il prétend préfacier, et se contente, malheureusement, de considérations générales rabâchées sur le zajal.

Silsilat fi ech-chi'r el melhoun, Diwan Sidi Lakhdar Benkhrouf, châ'ir eddîn oual watan, jam'ahou oua haqqaqahou : Mohammed Ben El Hadj El Ghaouti Bekhoucha, nachr Ibn Khaldoun, Tlemcen, 198 pages, 2001. ISBN : 9961-71-079-7.

Après le diwan de Bentriki, voici que la même maison d'édition de Tlemcen, poursuivant sa série sur le melhoun, nous offre un second recueil le « Diwan de Sidi Lakhdar Benkhrouf ». Commençons par le contenant et disons tout d'abord que le produit, dans sa conception matérielle, est d'assez bonne facture, et soulignons, au passage, l'effort qui a été fait au niveau de la reliure. S'agissant maintenant du titre lui-même et de la série, cette initiative éditoriale de la vieille maison d'édition tlemcénienne mérite nos encouragements ne serais-ce que parce qu'elle participe à combler un vide, dans ce véritable « hiatus culturel » qu'est la littérature melhoun, et répond, dans le même temps, à une demande pressante, en terme de textes, dans ce même domaine. Mais le livre aurait été meilleure si l'éditeur avait fait attention aux points suivants :

Pourquoi avoir repris la même introduction générale que celle qui a été publiée dans le diwan de Bentriki ? Celle du regretté Bekhoucha, sur le même sujet d'ailleurs, est, somme toute, mieux faite et amplement suffisante. L'auteur, un enseignant dans « les arts populaires »(matière qui n'a rien à voir ni avec la littérature populaire ni avec le melhoun) aurait été mieux inspiré de nous parler de Mohammed Bekhoucha, qui est

l'auteur du diwan après tout, ce qui serait une manière de rendre un hommage mérité au plus grand anthologiste(en terme de titres publiés) de melhoun au Maghreb.

L'aperçu biographique sur Sidi Lakhdar souffre d'une grave méconnaissance de la bibliographie sur Sidi Lakhdar et d'une compréhension insuffisante des textes d'où les multiples contre-sens qui l'émaillent. Nous encourageons l'auteur à consulter notre « Guide bibliographique du melhoun » pour connaître les références d'au moins deux articles importants sur la vie de Sidi Lakhdar écrits l'un par M.Habib Hachelaf et l'autre par feu Mehdi Bouabdelli.

Il n'est dit nulle part dans ce recueil que celui-ci est une réédition de l'ouvrage paru à Rabat en 1958 sous les presses de « L'imprimerie Nord-Africaine ». Et pourquoi ne pas rappeler, comme il est de coutume, les titres des livres déjà parus de l'auteur, qui, à cette date-là, avait déjà trois ouvrages à son actif : « Les printanières » (1933), « Les poèmes érotiques » (1939), et le « Diwan Ben Messayeb » (1951) ?

Enfin, et pour conclure, déplorons le fait que les textes des 31 qacidas comportent beaucoup de fautes de saisie. Ajoutées à celles du texte-source qui en comprenait déjà pas mal elles tendent à discréditer complètement le recueil. Et comme pour achever de dérouter le lecteur, ces malheureux textes, qui n'en demandaient pas tant, sont surchargés d'une vocalisation, très souvent, parfaitement superflue et, parfois, carrément erronée. Et c'est bien dommage.

Notes de lecture

Léon l'Africain et le melhoun au Maghreb dans le 16ème siècle¹.

Léon l'Africain ou El Hassan Ben Mohammed El Wazzân Ez-Zayyâti auteur de la fameuse « Description de l'Afrique » dans laquelle il a décrit, principalement, le Maghreb de son époque (16ème siècle), époque aussi, rappelons-le, de Sidi Lakhdar Benkhrouf, de Sidi Abderahman El Mejdoub, et de Abdelaziz El Maghraoui, nous a laissé des témoignages intéressants sur la place de la poésie populaire dans la vie des citadins et des bédouins qu'il a côtoyé.

Voici ce qu'il en dit dans le chapitre intitulé « Façon de vivre et coutumes des Arabes qui habitent l'Afrique » :

Il ne faut pas omettre de mentionner que la majeure partie des Arabes de Numidie possède de nombreux poètes qui composent de longs poèmes où ils parlent de leurs guerres, de leurs chasses et aussi de choses d'amour avec une grande élégance et une grande douceur. Leurs vers sont rimés, comme les vers populaires en Italie »²

Plus loin, et toujours à propos des Arabes bédouins :

« Ils aiment la poésie et récitent, dans leur arabe dialectal, des vers très élégants, encore que cette langue soit aujourd'hui corrompue. Un poète de quelque renom est fort prisé des seigneurs qui lui donnent d'importantes gratifications. Je ne saurais vous exprimer quelle pureté et quelle grâce ils mettent dans leurs vers »³

Notons ici l'admiration de Léon l'Africain pour le talent des poètes de melhoun et des poètes bédouins en particulier, ainsi

¹ Jean-Léon L'Africain, Description de l'Afrique, nouvelle édition traduite de l'Italien par A. Epaulard, Librairie d'Amérique et d'Orient, Adrien Maisonneuve, Paris, 1981.

² Idem, tome 1, page 39.

³ Idem, tome 1, page 40

que la place importante qu'il assigne à la poésie et aux poètes dans la société. Parlant ailleurs de la ville de Fès, il écrit dans un chapitre intitulé « poètes de langue populaire » ce qui suit :

« Il y a à Fès beaucoup de poètes qui composent en langue dialectale sur divers sujets, en particulier sur l'amour. Certains décrivent l'amour qu'ils éprouvent pour des femmes, d'autres celui qu'ils ont pour des garçons et mentionnent sans le moindre respect et sans la moindre vergogne le nom de l'enfant qu'ils aiment. Ces poètes composent chaque année à l'occasion de la fête de la naissance de Mahomet un poème à la louange de celui-ci. On réunit les poètes le matin de cette fête, de bonne heure, sur la place du chef des consuls. Ils montent sur la banquette qui sert de siège à ce dernier et chacun récite son poème en présence d'une nombreuse assistance. Le poète qui est jugé avoir le mieux et le plus agréablement déclamé ses vers est proclamé cette année-là prince des poètes et considéré comme tel. Au temps des plus brillants souverains mérinides, le roi qui régnait alors avait coutume d'inviter à son palais savants et lettrés de la ville et, donnant une fête en l'honneur des poètes qui en étaient dignes, voulait que chacun récitât son poème à la gloire de Mahomet en sa présence et devant tous. Le récitant se tenait sur une estrade élevée. Puis, d'après le jugement des gens compétents, le roi donnait au poète le plus apprécié cent ducats, un cheval, une femme esclave et le vêtement qu'il portait sur lui. A tous les autres, il faisait donner cinquante ducats, si bien que tous prenaient congé de lui avec une récompense. Mais cette coutume a disparu depuis cent trente ans en raison du déclin de la dynastie »⁴

Ce témoignage de Léon l'Africain nous apporte quelques renseignements d'importance sur la poésie melhoun et les poètes de cette époque qui est pour nous l'époque fondatrice :

1-Coexistence, d'ores et déjà, des deux écoles, citadine et bédouine, qui vont perdurer à travers les siècles, avec, toutefois,

⁴ Idem, tome 1, page 41.

ce qui a manifestement impressionné Léon l'Africain, une nette supériorité de la poésie bédouine au niveau artistique. Ce déséquilibre va probablement s'accroître avec l'avènement, au Maroc, d'une dynastie arabe bédouinisante les Saadiens, et la domination, dans les plaines de l'Oranie, des grandes tribus hilaliennes, comme les Souids, et finira par marquer le melhoun d'une empreinte bédouine incontestable, même au cœur des grandes cités policées comme Fès ou Tlemcen et son haouz.

2-La thématique est pratiquement déjà constituée dans ses grandes lignes : poésie amoureuse (d'une grande liberté de ton), cynégétique, guerrière ou épique, et religieuse avec notamment, ce qui va être la spécialité de Sidi Lakhdar, le panégyrique prophétique (les maouloudiâtes).

3-Grande popularité de la poésie melhoun et soutien effectif des classes dirigeantes à ce genre très prisé sous la forme de manifestations officielles et d'importantes gratifications matérielles aux poètes. Le melhoun, s'il n'est pas à lui seul la poésie officielle, en fait manifestement partie, à côté, probablement, de la poésie classique.

4-Organisation des poètes en corporation avec à leur tête un « prince des poètes » (cheikh echchioukh) élu annuellement à l'occasion du Mouloud.

5-L'usage de la déclamation et de la récitation : Léon l'Africain ne parle pas, curieusement, ni de la musique ni de la poésie chantée ce qui prouve bien que le melhoun n'était pas écrit pour être nécessairement mis en musique et chanté, mais simplement déclamé devant un auditoire et transmis soit par l'écrit, soit de mémoire.

Et la question qui nous vient à l'esprit, en conclusion, après la lecture de Léon l'Africain, concerne ce fameux 16^e siècle : peut-on encore considérer ce siècle comme un terminus a quo, comme le siècle de naissance et de départ du melhoun, ou alors faudra-t-il remonter encore plus loin, et jusqu'où, et à l'aide de quelles archives ?